

UNE HAINE DE VILLAGE

—:0:—

I

Tout le monde se souvient que le mois de juillet de l'année 1849 fut signalé par d'intolérables chaleurs ; personne ne sera donc surpris d'apprendre que, le dimanche 12 juillet 1849, la voiture qui fait chaque jour le trajet d'Auxerre à Avallon roulait avec une lenteur qui dénotait que le conducteur et les chevaux étaient plongés dans une somnolence voisine du sommeil.

Quant aux voyageurs, au nombre de quatre, trois étaient complètement endormis. Cette voiture, qui rappelait assez bien les anciens coucous de la porte Saint-Denis, était divisée en deux compartiments : le premier recouvert d'une capote, contenait le conducteur, petit homme à la peau tannée par le soleil et de la couleur du bronze ; ses yeux clignotaient sans cesse, et, comme s'ils eussent craint l'éclatante lumière, se tenaient plutôt fermés qu'ouverts ; de temps en temps ses lèvres s'écartaient, et sans desserrer les dents, un sifflement sortait de sa bouche, alternant avec une espèce de cri guttural qui avait pour but d'accélérer la marche de deux chevaux pousifs. Mais ce sifflement et ce cri, quoique revenant à des intervalles égaux, étaient purement machinaux et n'exerçaient aucune influence sur l'allure des deux bêtes, qui continuaient de trotter la tête basse et avec une attitude morne empreinte de tristesse.

À côté du conducteur était assis un paysan vêtu d'une blouse bleue et d'un pantalon vert tendre, quelque chose comme le vert des plantes de marais. A coup sûr cette couleur était l'essai de quelque teinturier fantaisiste, et avait dû, par son étrangeté, exciter bien des convoitises. La figure de ce paysan tenait de la fouine et du renard. Jusqu'au moment où le sommeil était venu l'atteindre, le chapeau de paille qui couvrait sa tête avait caché son regard oblique et faux, et un sourire, qui eût été niais s'il n'eût été le résultat d'une volonté énergique, avait dénaturé l'expression de ce visage auquel le sommeil rendait tout le caractère d'astuce, de bassesse et d'envie qui lui était naturel... Malgré son sommeil, l'homme au pantalon vert n'avait point lâché la pipe qu'il tenait fortement serrée entre ses dents ; seulement le fourneau s'était tourné vers le sol, et le tabac s'en échappant brûlait tranquillement sous le nez du fumeur endormi.

Le second compartiment, formant rotonde, contenait trois voyageurs : un bon gros curé à la face rubiconde et rabelaisienne, un percepteur des contributions qui venait faire son versement à Auxerre, tous les deux profondément assoupis ; et un troisième personnage, le héros de cette histoire. Celui-ci ne dormait pas. Il était absorbé dans la lecture d'un livre qui captivait toute son attention. C'était un homme de vingt huit à trente ans, à la figure fine et intelligente, aux yeux à la fois vifs et doux. Ses traits bien accentués, avaient cette chaude couleur qui dénote un long séjour dans les pays aimés du soleil ; il portait les cheveux courts, des moustaches et des favoris taillés à la russe ; la boutonnrière de son vêtement de toile blanche laissait voir le ruban rouge de la Légion d'honneur.

Au premier aspect, on était tenté de le prendre pour un militaire ; il en possédait le regard interrogateur, franc et sincère, qui va droit au but et qui contemple les gens bien en face, n'ayant à cacher ni mauvaise pensée, ni mauvaise action. Cependant pour un observateur attentif, il n'avait ni cette roideur de corps, ni cette rigidité de toilette que l'habitude de l'uniforme donne à presque tous les militaires. Comme nous n'avons aucun motif pour en faire un être mystérieux, disons tout de suite qu'il se nommait Jacques Hervey et qu'il était aide-major démissionnaire.